



ANDY GOLDSWORTHY

PENCHÉ DANS LE VENT

UN FILM DE THOMAS RIEDELSHEIMER

FILM
LIBRIRIE
EIR

EUROZOOM

présente

PENCHÉ DANS LE VENT

UN FILM DE THOMAS RIEDELSHEIMER

SORTIE EN SUISSE ROMANDE: PRINTEMPS 2019

UK - ALLEMAGNE - DURÉE : 97 MIN

— SYNOPSIS —

Andy Goldsworthy est un artiste mondialement reconnu pour son travail éphémère et permanent avec la nature, le LAND ART. Il y a 16 ans, de sa rencontre avec le réalisateur Thomas Riedelsheimer est né le succès mondial « Rivers and Tides ». Entre 2013 et 2016, les deux hommes sont repartis à l'aventure. On découvre comment Andy Goldsworthy s'introduit lui même dans ses œuvres, comment son travail devient à la fois plus fragile et plus personnel, plus sévère et plus difficile, incorporant des machineries massives et des équipes importantes sur de plus gros projets. *PENCHÉ DANS LE VENT* est un voyage créatif qui nous mène d'Edimbourg à la réserve d'Ibitipoca au Brésil, du sud de la France à la Nouvelle-Angleterre.

— NOTE D'INTENTION —

En 2011, durant un tournage en Écosse j'ai retrouvé Andy Goldsworthy. Cela faisait dix ans depuis que nous avons tourné *RIVERS AND TIDES* et nous nous n'étions pas revus entre temps. Dès les premières minutes, j'ai eu cette impression que le temps s'était arrêté, que je lui avais dit au revoir seulement quelques jours auparavant. J'ai senti intimement mon intérêt infini pour cet homme et son travail. Nous avons beaucoup parlé et quelques semaines plus tard nous étions tous les deux convaincus qu'il était possible de faire un autre film ensemble. Mais *RIVERS AND TIDES* était un héritage imposant et j'hésitais à revenir dessus. Bien qu'un film ne soit qu'un moment dans le temps, il existera pour toujours. Les spectateurs qui connaissent *RIVERS AND TIDES* pensent qu'ils connaissent Andy Goldsworthy. Nous sentions tous les deux qu'il y avait des choses à ajouter, de nouveaux éléments à apporter pour mieux le comprendre, mieux comprendre aussi son travail et cela pouvait être fascinant.

J'ai commencé à le voir en Écosse de façon occasionnelle, nous avons parlé et l'on a filmé un peu. Quand mes producteurs m'ont rejoint,

ça s'est transformé en un véritable projet qui m'a occupé durant quatre ans. Ce fut un moment formidable, une expérience inoubliable. J'ai appris de nouvelles choses sur cet homme et j'espère que j'ai réussi à le montrer dans le film : il y a des leçons sur la vie et la mort et ce que cela veut dire d'être un artiste. Il y a eu beaucoup de changement dans la vie d'Andy et cela a influencé son art. Nous avons aussi beaucoup de points communs, l'un d'entre eux m'a fortement touché : nous travaillons tous les deux avec nos propres enfants comme assistants. Je n'ai pas vu sa fille, Holly, pendant 12 ans. Elle est devenue une charmante jeune femme, une artiste professionnelle à part entière travaillant aujourd'hui avec un père un peu grincheux. Nos enfants sont la prochaine génération, une incarnation du temps qui passe, et nous la vieille génération nous devons nous en accommoder.

PENCHÉ DANS LE VENT, offre différents angles, différentes perspectives, d'autres niveaux de perception. Ce n'est pas seulement une extension d'un autre film, il a une vie propre. C'est un autre moment de la vie d'Andy et de la mienne.



— ENTRETIEN DE ANDY GOLDSWORTHY —

Comment avez-vous travaillé avec Thomas Riedelsheimer ? Est-il à l'initiative de vos deux films ou est-ce vous qui avez fait appel à lui ?

Thomas est venu me trouver deux ou trois ans avant *RIVERS AND TIDES* pour me proposer de faire un film. Il possède une telle acuité, une telle attention, une telle compréhension de mon travail qu'il en est plus qu'un simple témoin. Il y est très impliqué, et c'est une dynamique des plus intéressantes. Il travaille avec une toute petite équipe, deux ou trois personnes tout au plus. Il est très vigilant et il s'adapte. Il n'est pas dans une approche normative. Il comprend ma manière de travailler, et j'apprécie vraiment sa compagnie.

On vous voit réaliser beaucoup de choses dans ce film : des chambres permettant d'accueillir – à peine – un corps humain, les « pierres dormantes » ou encore le mur divisé qui permet qu'on s'y introduise, mais qui est si étroit qu'il faut parfois y avancer latéralement. Ces pièces introduisent-elles la notion de recherche d'un refuge ?

Ou même en finir avec cette notion ; beaucoup des espaces que je crée sont inhospitaliers à fréquenter. Il y a cette pièce dans laquelle j'ai placé des troncs d'arbres qui deviennent plus denses à mesure qu'on avance, et le public refuse d'y entrer sans en connaître la profondeur, s'il est habité, ou s'il peut s'y perdre. Pour moi, la nature n'est pas uniquement pastorale et thérapeutique. Elle l'est, mais elle est aussi profondément dérangeante, éprouvante, menaçante, cruelle, brute tout autant que belle ; et j'espère que mon travail reflète tout ça. Je crois qu'en vieillissant, il s'en fait probablement de plus en plus écho.

Vos ombres de pluie semblent évoquer l'impact qu'ont les entités vivantes sur le monde. On pourrait les considérer comme une métaphore de celui que nous avons sur notre environnement durant notre existence et la façon dont notre empreinte s'efface après notre disparition.

Oui, tout à fait. Vivants, nous ne pouvons nous empêcher d'affecter le monde. En particulier en ville. La ville porte la mémoire de tant de gens ; les sièges occupés, les endroits traversés. Ainsi, les trottoirs, imprimés des pas de tant de monde, sont l'endroit le plus approprié pour s'étendre et laisser une empreinte. J'y ai parfois laissé la mienne avant de me relever, et sous la pluie mon ombre a disparu ; et après la pluie, parce que l'endroit où j'étais étendu était légèrement plus sec que le reste du trottoir, elle réapparaît – mon ombre ressurgit du sol. C'est incroyable ! Cette mémoire affleure à nouveau sur le sol. C'est un des rares travaux que je répéterai à l'infini, parce que chaque ombre est si différente, si intéressante, si exigeante. J'ai tant appris. Comme à New York, j'ai réalisé une série d'ombres de pluie sur les trottoirs. Parfois sur des tronçons publics, mais souvent sur des sections privées. Je m'en suis rendu compte un jour que j'étais sur le trottoir privé de Fox News. (Rires) Et j'ai une vidéo des agents de sécurité m'en expulsant.

Vous dites aimer faire des films parce qu'ils vous permettent d'apprendre des choses sur votre travail. Qu'avez-vous appris de celui-ci ?

Il a réveillé mon intérêt pour les vidéos. J'en ai toujours fait, mais principalement dans le cadre des ombres de pluie. Pour *PENCHÉ DANS LE VENT*, et à la demande de Thomas, j'ai occasionnellement filmé des choses, avec l'aide de ma fille, comme ramper dans les haies. J'ai utilisé deux caméras, dont l'une fixe. Et puis j'en ai réalisé un film que j'ai confié à Thomas. Les images produites sont tout simplement géniales, si honnêtes, spontanées et simples. Elles me montrent en train de ramper, dans toute la crudité, la lenteur et la difficulté du geste, la tension et l'enthousiasme. En art, j'ai toujours aimé les plans fixes, continus, non montés.

D'une certaine manière, cela s'apparente au passage de l'argentique au digital. Au début, j'avais une caméra, une caméra 35mm et une Hasselblad, ce qui fait beaucoup à transporter. En fait, j'aime pouvoir me déplacer à mon gré sans être limité par l'équipement que je trimbale. C'est la raison principale pour laquelle j'ai arrêté de prendre des caméras vidéo avec moi, à moins d'être sûr de les utiliser. Aujourd'hui, les caméras digitales permettent le time-lapse, la photographie et la vidéo de très haute définition. C'est un outil extraordinaire avec lequel travailler.

Dans le film, vous dites que le but de votre art – et de votre vie en général – est de devenir moins lisible en vieillissant. Aimez-vous ce sentiment d'incertitude parce qu'il donne plus à voir que l'exploration elle-même ?

Je crois que oui. Quand on est jeune, on est plein de certitudes parce qu'on ne sait pas ce qu'on fait. Je crois qu'en vieillissant, on perd en certitude ce qu'on gagne en conscience de ce qu'on fait. (Rires) Alors je pense que c'est le bon moment de prendre des risques, d'oser, de faire des expérimentations, de chambouler les notions de ce qu'on devrait être. Alors, inévitablement, ce qui se produit dans votre vie est également chamboulé.

Votre travail est si original qu'on se demande comment vous en êtes arrivé là. Quand avez-vous commencé à considérer que ce que vous faisiez était de l'art, et que vous n'étiez pas seulement un enfant qui grimpe aux arbres ou autres ? Beaucoup de votre travail rappelle la façon qu'ont les enfants d'explorer le monde.

Je crois que vous avez raison. Jusqu'à l'âge de 17 ans, je crois que c'est ce qu'on pouvait dire de moi, bien que l'art – sous forme de dessins, de peintures, de choses fabriquées – a toujours fait partie de moi. Je n'ai jamais rien fait d'autre. Alors cette notion est bien là. Quand je travaillais à la ferme, je me souviens d'avoir ramasser des pierres dans un champ, et les avoir empilées. Mon frère était avec moi, et il a commencé à me passer les pierres, et la pile a pris un autre sens. Puis mon père et arrivé et a dit, « Nous devrions planter un drapeau au sommet ! » (Rires) Maintenant, quelle différence y a-t-il entre la pile du début et celle de la fin ? Vous comprenez ? Je crois que c'était mon premier vrai travail sculptural.

Quel âge aviez-vous ?

Je dirais 17 ans. Mais tout ce travail dans les fermes était si sculptural, l'ambiance et la confection des meules de foin, qui sont vraiment des sculptures monumentales minimalistes. Il y a une manière de confectionner une meule de foin, avec les balles. Mais inévitablement, comme avec n'importe quel système, ça devient bientôt erratique et ne tarde pas à se déformer. Ce sont des leçons sculpturales qui m'ont formé. Comme labourer un champ, poser une haie, monter un mur. Pendant des siècles, les agriculteurs ont sculpté et peint le paysage britannique. De même que la brutalité intrinsèque à l'agriculture. C'est quelque chose de difficile à expérimenter. Ça a été de vraies leçons.

Vous travaillez beaucoup près de chez vous en Ecosse. En quoi cette région vous attire ?

Je me suis installé là-bas, il y a une trentaine d'années, parce que j'étais vraiment fauché et que la vie n'y était pas chère. J'imagine que la raison pour laquelle j'y suis resté est probablement plus intéressante parce que, vraiment, je pourrais vivre n'importe où. Le paysage est magnifique et les terres sont libres d'accès, ce qui est très important pour un artiste comme moi. Et la population est vraiment très tolérante. Je suis Anglais, je suis un artiste, et j'habite dans un petit village écossais, ce qui normalement me vaudrait d'être traité comme un extra-terrestre. Ils ne comprennent rien à mon travail, mais il y a cette tolérance, cette ouverture d'esprit et, je pense même, un plaisir à ce que je fais. J'ai tendance à ne pas travailler sur mes propres terres, mais sur celles des autres. En fait, je n'ai pas un très grand terrain. Mais j'aime travailler chez les autres, parce que ça me fait prendre conscience de la nature sociale de cette terre. Les gens s'imaginent que je suis seul dans la nature, en permanence, que je communique avec elle, mais je suis souvent dans des endroits très publics. Ce n'est pas mon atelier. C'est un endroit public. À tout moment, l'agriculteur peut arriver et écraser mon travail. (Rires) Ou des promeneurs peuvent passer, ou des pêcheurs, des chasseurs, que sais-je encore. Je crois que cela m'aide en tant qu'artiste.



Comment les progrès de la technologie cinématographique survenus depuis *RIVERS AND TIDES* ont-ils affecté votre travail de réalisateur ?

Pour ce film, j'ai utilisé plusieurs caméras que je n'avais pas pu utiliser pour *RIVERS AND TIDES*. Tout devient un peu plus léger et plus petit. Mais fondamentalement, je continue d'utiliser une grue et une Steadicam, qu'on appelle maintenant Gimbal. Pendant 15 ans, j'ai tourné des films en 16mm, alors je crois que mon approche cinématographique n'a pas été vraiment modifiée par le passage au digital.

En tant que cinéaste, comment envisagez-vous votre relation au public ? Qu'est-ce qui est le plus fort : les images ou les mots ?

L'intéressant dans le fait de réaliser des films c'est d'offrir une expérience sensuelle au public. C'est pour ça que j'aime le cinéma : il s'assoit dans la salle, et consacre du temps et de l'argent pour se retrouver dans une salle noire. L'écran et le son ont la capacité d'aspirer le public et de faire du film une expérience émotionnelle. Je suis cameraman, alors je privilégie souvent l'image. Je ne fais pas trop confiance aux mots, et je pense que, pour moi, l'image est beaucoup plus intéressante parce qu'elle laisse plus de place à l'interprétation. Chaque membre du public y amène ses propres bagages et regarde ces images. J'essaie de trouver la métaphore dans les images et d'en faire quelque chose de sensuel... Comme d'être ici.

Pensez-vous que la nature et l'art révèlent quelque chose de nous-mêmes et de l'humanité ?

En tant que cinéaste, la nature est pour moi l'une des choses les plus intéressantes parce qu'il y a cette idée que nous lui appartenons tous. Grâce à la nature, nous entrevoyons quelque chose de plus grand et c'est principalement ce qu'elle représente pour moi. Elle rend humble et fait prendre conscience que tout ne tourne pas autour de soi. La nature fait son travail ; elle ne vous attend pas. Ce qu'Andy Goldsworthy essaie de faire est de comprendre les cycles de la nature et comment nous pouvons vivre avec elle. Il ne s'agit pas de faire sans elle. Il est tout à fait conscient que nous avons besoin de la nature. Si vous entretenez un lien profond avec la nature, vous ne la détruirez probablement pas. Ce que j'aime dans l'art c'est qu'il offre une voie très intéressante pour comprendre ce qui se passe en soi, avec les autres et la société. Je suis particulièrement attiré par cet univers parce qu'il est très différent des approches scientifiques et autres ; il est beaucoup plus profond pour moi. Ce n'est pas le cas de toutes les formes d'art ni de tous les artistes, mais en ce qui concerne Andy, je dirais qu'il est très profond.

Serait-il juste et exact de dire que vous êtes un humaniste ?

Oui, j'aurais tendance à dire ça. J'aime ce que l'être humain peut faire et son système de pensée. Faire du cinéma, c'est s'appuyer sur l'humanité et essayer d'entrer en relation avec elle et de la comprendre. Je n'aimerais pas faire un film sur quelqu'un que je n'aime pas ; faire un film, c'est toujours l'idée réconfortante d'essayer de comprendre quelqu'un. J'essaie vraiment de comprendre Andy et son travail. Grâce à son travail, je comprends ce que je fais de ma propre perception du monde. Je dois dire que j'ai beaucoup appris sur lui et l'art de faire du cinéma, il est nourri de beaucoup d'influences. Je dirais que l'humanisme y joue un très grand rôle.

Comment avez-vous établi les limites entre Andy Goldsworthy et vous afin de ne pas empiéter sur sa vie privée ?

Dans ce cas précis, il y a quelque chose dont je voulais vraiment parler avec Andy : sa séparation et, finalement, la mort tragique de sa femme, Judy. Lors du tournage de *RIVERS AND TIDES*, ils étaient ensemble ; mais Andy n'a pas souhaité en parler. Ça n'a rien à voir avec sa vie privée ou le fait qu'il ne me fasse pas confiance. Il ne voulait tout simplement pas que le public tire des conclusions hâtives. C'est beaucoup plus complexe que ça. J'ai compris qu'il était important que ça apparaisse dans le film parce qu'au cours de ces 15 dernières années sa vie a changé. Il a traversé une épreuve et je pense que cela a eu un impact sur son travail. Alors, nous avons décidé qu'il aurait le dernier mot à la fin du film, que je puisse l'utiliser ou non, et nous en avons discuté. Je l'ai tout à fait accepté et j'en ai été ravi.

Pensez-vous que nous vivons dans un monde superficiel ? Y a-t-il une quête éperdue de spiritualité ?

J'imagine, bien sûr ; c'est un fait. Les cinéastes ont beaucoup de mal à faire des films comme je le fais. J'ai beaucoup de chance à cet égard. J'imagine que beaucoup de cinéastes aimeraient pouvoir travailler comme je le fais, mais si vous voulez en vivre, c'est très dur. Alors, je crois qu'il y a une sorte de superficialité dans ce monde, mais si je regarde mon fils et ma fille, cette génération a beaucoup de choses intéressantes à offrir. L'argent ou travailler toute la journée ne les intéressent plus. De nouvelles conceptions de comment vivre sa vie se manifestent, comme la notion de partage ou cultiver son propre potager. Alors, je ne sais pas vraiment si le monde est superficiel. Certaines choses comme la télévision et peut-être les hommes politiques le sont, mais dans l'esprit des gens, j'ose espérer que l'espoir et l'idée que le monde ne peut se résumer à ça perdure : qu'il y a quelque chose de plus grand dans la vie. Je garde quelques espoirs à cet égard.



— BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR —

Thomas Riedelsheimer est né en septembre 1963 à Munich, en Allemagne. Il a étudié à l'Université du Film et de la Télévision de Munich de 1984 à 1991. Depuis 1986, il est réalisateur et chef opérateur en Allemagne et dans les environs. Il a réalisé plusieurs longs métrages, dont *TOUCH THE SOUND* sur un musicien sourd et sa première collaboration avec Andy Goldsworthy en 2005 : *RIVERS AND TIDES*.

Conférencier, il anime des séminaires sur le cinéma et la réalisation de films documentaires. Bien que ses films couvrent un large éventail de sujets, Thomas Riedelsheimer se spécialise dans les films poétiques visuellement impressionnants. En 2009, il fonde avec Stefan Tolz la maison de production Filmpunkt GmbH.



— BIOGRAPHIE D'ANDY GOLDSWORTHY —

Andy Goldsworthy est né en 1956 à Cheshire en Angleterre ; il vit en Écosse. Il découvre la nature et sa force créatrice en travaillant, adolescent, dans des fermes près de chez ses parents. Il acquiert alors un immense respect pour ceux qui travaillent et transforment la terre (paysans, maçons etc.) qu'il compare à son travail d'artiste. Il réalise ses œuvres à l'extérieur à partir de matériaux naturels et de l'état du paysage. Il utilise autant la terre, les roches que les feuilles, la glace, la neige, la pluie ou les rayons du soleil. Ses œuvres sont éphémères ou subissent l'altération et l'érosion des processus naturels. Il utilise également son corps comme médium, comme pour son *RAIN SHADOWS*, ou pour ses performances de crachats, de jets, de marches ou d'escalades. Il a réalisé également des commandes au sein des Forêts pluviales tropicales du Queensland en Australie et sur la côte de Nouvelle-Zélande, mais aussi à Rio de Janeiro, New York, Saint-Louis, Montréal et San Francisco ; dans le désert du Nouveau-Mexique, sur les hauts plateaux du centre de l'Espagne, dans le Comté de Cumbria et celui du Dumfriesshire, en Écosse, mais également en France : dans les Alpes de Hautes-Provençes, dans la réserve géologique de Dignes, à Labège près de Toulouse et sur l'île de Vassivière. Son travail a été exposé au British Museum (1994), au Metropolitan Museum of Art (2004) ; au Yorkshire Sculpture Park, à Wakefield (2007) et au Palais de Crystal à Madrid (2007). Il a contribué à des expositions de groupe, et plus récemment en exposant seul dans des galeries à New York (2015) ou Madrid (2016). Goldsworthy a publié de nombreux ouvrages durant sa carrière, et dernièrement *RAIN, SUN, SNOW, MIST, CALM : PHOTOWORKS* (2015).



— AVANT PENCHÉ DANS LE VENT : ————— **RIVERS AND TIDES**

RIVERS AND TIDES a révélé au grand public la figure d'Andy Goldsworthy et certaines spécificités du mouvement Land Art. Le travail de Goldsworthy est un art de la couleur dont il loue l'énergie et le caractère instable dans la nature, c'est aussi un art de la forme et l'on découvre à travers *RIVERS AND TIDES* son attirance pour les cercles, les arcs de cercle, les spirales ainsi que les cônes, les arches et les fissures. Des formes élémentaires qu'on rencontre dans la nature.

RIVERS AND TIDES par son titre même donne une idée de l'importance de l'eau dans l'œuvre de l'artiste. On y découvre un artiste qui, à travers le travail sur la matière originelle et les paysages, rend hommage à la beauté du monde et aux travailleurs de la terre. Loin de se limiter à développer son art, le film de Thomas Riedlesheimer permet de découvrir le discours écologiste et social de l'artiste. Le film bénéficie en outre d'une bande originale signée par Fred Frith, musicien expérimental, influencé par John Cage et Frank Zappa. Le guitariste est devenu célèbre suite à sa participation au morceau *Time Out des Material* (1982) qui a beaucoup influencé, ensuite, la pop musique. Avec sa musique minimaliste il aide le spectateur à s'immerger dans le documentaire de Thomas Riedelsheimer. *RIVERS AND TIDES* a reçu de nombreux prix dont le prix de la critique du meilleur documentaire à San Francisco, et en Allemagne celui du prix de la critique pour le meilleur documentaire. Le film a été applaudi par la critique dans le monde entier.

***RIVERS AND TIDES* est désormais disponible en Blu-Ray.**



— INFORMATIONS TECHNIQUES —

Réalisé par..... Thomas Riedelsheimer
Assistant caméra..... Felix Riedelsheimer
Archives et Images additionnelles..... Holly Goldsworthy et Andy Goldsworthy
Montage Thomas Riedelsheimer
Musique..... Fred Frith
Producteurs..... Leslie Hills et Stefan Tolz
Producteur associé John Caulkins
Une production..... Skyline Filmpunkt

FIL | IM
| | BR | IING
E | | R

EUROZOOM

